

LES MINISTRES ANGLAIS

LA PORTE ET LE PRINCE ALEXANDRE

L'INSURRECTION ANDORRANE

LES MANIFESTATIONS OUVRIÈRES.

La vérité sur la catastrophe de Monte-Carlo. — Le projet d'emprunt. — Le jury du Salon. — Le 18 Mars.

Les ministres anglais

Londres, 18 mars.

M. Chamberlain et M. Trévelyan sont tout aussi hostiles, semble-t-il, au projet de l'établissement du *home-rule* et d'un Parlement séparé pour l'Irlande, qu'au projet relatif à l'achat des propriétés.

Voici en quels termes on peut résumer les objections qu'a soulevées, de leur part, ce projet de *home-rule* :

Il demanderait, s'il était adopté, que l'on augmentât de 50,000 hommes l'armée permanente et la marine anglaise dans de notables proportions; enfin que l'on construisît à grands frais toute une chaîne de forts sur la côte occidentale de l'Angleterre, pour empêcher l'Irlande de s'entendre avec les puissances étrangères contre l'Angleterre, ce qui aurait certainement lieu, et donnerait naissance à des difficultés d'un caractère plus ou moins sérieux, et presque continues avec ces puissances.

Or, prétendent MM. Chamberlain et Trévelyan, il n'est pas un Anglais et pas un Ecossais qui consentirait à payer ce prix pour se débarrasser des réclamations de l'Irlande.

La Porte et le prince Alexandre

Vienne, 18 mars.

La Conférence est encore ajournée, par suite de l'opposition de la Russie à la nomination à vie du prince Alexandre comme gouverneur général de la Roumélie.

Voici le point de vue auquel se place celui-ci pour réclamer ce qui semble lui avoir été réellement attribué par la Porte :

« Le Sultan ayant consenti que les fonctions de gouverneur général de la Roumélie formeraient une partie intégrante de sa principauté, qui est héréditaire, ne peut admettre raisonnablement ces fonctions pour un temps limité et par conséquent se soumettre aux chances d'une destitution.

« S'il en était autrement, dit-il, la Roumélie orientale ne serait pas unie à la Bulgarie et l'organisation des deux pays ne serait pas celle d'une monarchie héréditaire. »

« Il paraît, en outre, que le prince n'avait consenti à ce que son nom fût rayé du texte de la convention qu'à la condition que les fonctions de gouverneur général de la Roumélie orientale appartiendraient de droit au prince de Bulgarie. »

Les ambassadeurs finiront par accéder à ces vues, et la Conférence pourra se réunir samedi prochain.

L'insurrection andorrane

Foix, 18 mars.

Depuis un an, notre viguiar, M. Bonavenure Vigo, travaillait les populations andorranes en vue d'amener aux conseils communaux la jeunesse dite « démocratique », c'est-à-dire le parti des jeunes. Il aurait réussi dans trois paroisses, notamment à Andorra-la-Vieille, à Camillo et Saldéon. Tout cela se fait dans l'ombre, à l'instigation de M. Papi-naud, l'ancien sous-préfet de Prades, devenu député de l'Aude, et aussi de quelques agents du préfet des Pyrénées-Orientales.

Le but à atteindre est de fomentier des désordres tels que l'annexion de l'Andorre finisse à la longue par s'imposer comme une solution obligée. La question du prisonnier que voulait délivrer notre viguiar ne fut qu'un prétexte longtemps recherché et parfaitement prémédité.

Le viguiar de l'évêque de la Séo, au courant des manœuvres du nôtre, désire naturellement maintenir l'autorité principale du prélat, qui serait disposé à appuyer la cession à la France du val d'Aran, en échange de nos droits sur le val d'Andorre, qui, dans ce cas, ferait retour à l'Espagne.

Huit Andorrans de Bourg-Madame se sont réfugiés dans la commune de l'Hospitalet.

Les difficultés de paroisse à paroisse, dont quatre sont très dévouées à l'évêque d'Urgel, et quatre autres à la France, sont loin d'être applanies. Le conflit couve toujours; pourtant le calme semble se faire relativement.

Les manifestations ouvrières

Liège, 18 mars.

Une manifestation d'ouvriers sans travail a eu lieu dans la soirée, à l'occasion de l'anniversaire de la proclamation de la Commune à Paris.

Les troupes et la police sont consignées.

MAITRE LISZT

Les Parisiens s'apprêtent à faire accueil à un vieux maître dont la France salua jadis l'aurore éclatante et consacra l'éblouissante maturité. C'est aujourd'hui que Liszt arrive à Paris, grand artiste aux mains pleines d'œuvres et chargé de glorieuses années, qui porte légèrement le poids de sa renommée universelle. Voilà plus de cinquante ans qu'il y vint pour la première fois, en enfant prodige, et qu'il connut, dans une salle de concert, la douceur de nos bravos. Cinquante ans ! Que les fleuves humains ont roulé, depuis lors, de choses et d'hommes vers l'océan de tous les oublis ! Que d'ambitieux échafaudages, qu'on croyait des monuments durables, se sont écroulés ! Que de réputations, qui semblaient flamboyer, se sont éteintes ! Quels changements survenus dans les mœurs, dans les gouvernements et dans les arts ! Hélas ! hélas ! que de ruines et que de tombes ! Presque tous ceux-là sont loin de nous qui accla-

maient l'enfant prédestiné. Ainsi va notre existence. Une gloire consacrée est une lumière qui rayonne parmi les ombres épaissies...

Dimanche prochain, nous entendrons, au concert du Châtelet, un des plus beaux poèmes symphoniques de Franz Liszt, et, quatre jours après, M. Colonne dirigera, à l'église Saint-Eustache, l'exécution de l'admirable *messe de Gran*. L'illustre compositeur sera là : la sympathie et le respect lui feront cortège. Et je gage qu'à mesure que ses inspirations, dignement réalisées par de sûrs interprètes, planeront sur l'auditoire, une très douce et très forte émotion lui saisira le cœur. Les vieilles années inoubliables, prenant forme subitement, se pencheront au bord de sa mémoire comme d'adorés fantômes se mirant dans l'eau transparente d'un lac. Il y a cinquante ans, il était une espérance et une confuse promesse. Aujourd'hui, le voici noblement célèbre et, depuis que Berlioz, Wagner et Schumann ont quitté ce bas monde, nul ne saurait se poser devant lui en rival. On lui disait : « Tu seras Mozart », et il a été Liszt : j'entends une figure nettement reconnaissable, une personnalité particulière et, proprement, ce qui s'appelle un type.

Ce n'est pas une étude que je veux esquisser d'après le musicien de la *Messe de Gran*; ce n'est même pas un croquis que je veux tracer; c'est simplement un hommage de bienvenue qu'il me plaît de lui adresser sans phrase. Les hommes de sa taille, virtuoses incomparables devenus, par la vertu du don et de la volonté, de fiers compositeurs, sont des phénomènes rares ou de magnifiques exceptions. On s'est bien des fois occupé de Liszt : l'enthousiasme l'a exalté, la calomnie l'a déshonoré, mais jamais on n'a mis en lumière, selon la justice, l'étonnant exemple de persévérant labeur, d'invincible et supérieure probité d'artiste qu'il donne depuis sa jeunesse.

Quelle force de tempérament et quel ascendant sur soi-même ne faut-il point, lorsqu'on est, depuis sa douzième année, un pianiste extraordinaire, une sorte d'empereur du clavier, voyageant partout dans ses domaines, ne trouvant en tous lieux que sujets, pour s'élever au-dessus des approbations unanimes et dans la région de ses propres rêves ! Celui qui ne s'est pas grisé à tout jamais du délire de l'Europe, celui qui a, spontanément, dominé l'immense gloriole pour tenter la gloire au prix des déceptions et des amertumes, ce vaillant prend place de droit dans l'héroïque phalange et fait, tôt ou tard, saluer son blason.

Franz Liszt a été cet homme : je le dis pour son plus grand honneur. Faut-il vous rappeler, en quelques traits, son histoire ? Il naît, dans un village hongrois, en 1811. A six ans, son père lui met les mains sur les touches blanches et noires; à huit ans, il débute à Vienne dans un concert; à dix ans, il étudie l'harmonie et le contrepoint, sous la direction de Salieri. Il a dans l'oreille toutes les mélodies étranges, aux fougues parfois subitement alanguies, de la patrie hongroise; les conceptions de Bach, de Mozart et de Beethoven lui deviennent familières, et rien n'égale l'aisance suprême et l'autorité de son jeu. Son père le conduit à Paris, où le Conservatoire refuse de l'admettre, mais où tous ceux qui l'entendent se récrient d'émerveillement. Sur ces entrefaites, un opéra de sa façon, *Don Sanche*, quasiment improvisé, est joué sur la scène de notre Académie nationale de musique. Partition d'adolescent; chute irrémédiable de l'ouvrage. Le jeune Liszt, un peu surpris de son échec, s'en va cueillir quelques lauriers de pianiste dans les jardins de Londres; mais, quoi qu'il ait pu dire, son aventure de *Don Sanche* lui a ouvert l'esprit et dessillé les yeux sur bien des vanités. Il veut être un grand compositeur dans l'avenir et, dans le présent, un grand virtuose. Est-il seulement le maître du clavier, comme on le lui répète chaque jour ? Eh ! non ! Il sent qu'il lui reste à acquiescer.

Au moment même où il se remet àprement au travail, jaloux de se hausser au degré qu'il rêve, une brusque maladie lui enlève son père. Plus d'ami ! Plus de soutien ! Plus rien que des flatteurs ! Un autre se fut enseveli dans les satisfactions faciles : lui s'arme résolument pour un plus glorieux avenir. Dix années entières, il travaille sans relâche, dédaignant les éloges, ne prenant conseil que de ses convictions. C'est la grande phase d'élaboration de sa carrière et la douloureuse période de sa vie. Le désir de l'infinie perfection brûle incessamment son âme de mystique. Des voix sublimes lui parlent dans son sommeil, et son labeur va redoublant.

Au milieu de tant d'efforts, sa santé s'altère. Le voilà mourant, les yeux perdus dans l'espace, prêt à rendre le dernier soupir... Non, vraiment ! La dure crise est terminée. L'artiste est sorti de ses volontaires épreuves plus sûr de lui, mieux trempé pour la lutte. Et les voyages qu'il entreprendra à travers l'Europe, passant de l'Allemagne à l'Espagne, du Portugal à la Russie, de l'Italie à la France, sont les triomphales étapes d'un conquérant...

Je ne voudrais pour rien au monde m'arrêter ici à ces mille et mille histoires romanesques dont Liszt est le héros. On doit se tenir en garde contre ces anecdotes, dont beaucoup sont fausses et beaucoup sont faussées. Mais il me souvient d'un bruit, qui courut à Rome, avec persistance, en 1864, et qui mit toutes les cervelles à l'envers. Liszt se partageait d'ordinaire entre Weimar, Buda-Pesth et la Ville-Eternelle. Or, soudain, la nouvelle circula que le maître allait épouser une grande dame autrichienne fixée à Rome. La dame était mariée, mais on était en instance pour obtenir du Pape la nullité de son mariage. L'affaire n'avait pas encore de solution.

que le prince autrichien venait à mourir. Rien ne s'opposait plus à l'union projetée... Mais, jaste à cette heure, tandis que tous les yeux se tournaient vers Liszt, voici qu'il disparaissait...

Un temps, ce fut une surprise générale. On ne parlait point d'autre chose, et les suppositions d'aller leur train. Peu à peu le bruit se calme. Et l'on apprend, un beau jour, que l'éminent compositeur est entré dans les ordres, et qu'il a reçu la tonsure, dans la chapelle du Vatican, des mains du cardinal de Hohenlohe.

Je donne ce souvenir comme il est venu jusqu'à moi. Quel drame s'est accompli dans le cœur et la conscience du maître, en face de lui-même et en face de Dieu ? C'est ce que lui seul, ici-bas, pourrait nous dire. Toujours est-il que, depuis lors, l'Eglise romaine compte un diacre de plus, et que le grand artiste a écrit quelques chefs-d'œuvre de musique religieuse, comme son *Christus* et sa *Sainte Elisabeth de Hongrie*.

Son haut talent a pris tout à coup un accent de sérénité nouvelle. Si l'homme a subi en soi des tourmentes, l'artiste y a gagné de s'élever toujours.

Et j'en ai dit assez maintenant pour justifier mon hommage. Ce grand vieillard, aux longs cheveux blancs, aux yeux profonds et clairs, que vous verrez jeudi à Saint-Eustache, est plus encore qu'un maître : c'est l'un des artistes les plus franchement respectables qui soient.

FOURCAUD

L'EMPRUNT

Lorsque l'on veut donner des fêtes,
Remplir ses caisses, appointer
Ses ministres, payer ses dettes,
Le mieux encore est d'emprunter.

La-bas, dans la grande boutique,
On a fait ce raisonnement.
Que voulez-vous ? il est pratique,
Notre excellent gouvernement.

Donc, on emprunte et l'on déclare
Que tous les hommes sont égaux ;
Tous souscripteurs, pas un avaré ;
Pas un malin, tous des gogos

Ah ! le ministre est bien habile !
C'est un grand homme, en vérité !
Pourtant, ça n'est pas difficile,
Cet emprunt qu'il a médité.

Cela se fait sans sortilèges,
Par la simple opération
Que l'on apprend dans les collèges
Et qu'on nomme : « soustraction ».

Le gouvernement qui veut plaire,
Mais qui veut s'enrichir surtout,
Soustrait... tout ce qu'il peut soustraire,
Pose... un lapin et retient... tout.

ESCOPETTE

UN APOSTAT

La tenue du clergé de France est généralement admirable. On sait ce qu'il leur en coûte : les miettes de pain dont ils se nourrissent et sur lesquelles ils trouvent encore moyen de prélever la part des pauvres, leur sont reprochées, quand elles ne leur sont pas enlevées, et ces créanciers sacrés de l'Etat se voient traités en ennemis envers lesquels tout est permis.

Sur ces entrefaites, un prêtre du diocèse de Sens, M. l'abbé Jussot, curé de Villevallier, imagine de se présenter comme candidat républicain à la députation dans l'Yonne, malgré son archevêque. Il fait acte d'adhésion à la république, dans sa circulaire aux électeurs, sous prétexte qu'il importe de dégrevier l'agriculture plus que de s'associer aux querelles des partis, lesquels passent, tandis que la France reste.

De Dieu, pas un mot dans la circulaire de ce prêtre exceptionnel; en revanche, il est fort question de M. Paul Bert; et la persécution de l'Eglise est passée sous silence, comme si elle n'existait pas.

De la part d'un prêtre, une telle adhésion à la république athée est tout simplement un acte d'apostasie.

« Il n'y a pas de mauvais gouvernements, dit encore M. l'abbé Jussot; il n'y a que de mauvais gouvernants... Depuis quatre-vingts ans, tous les gouvernements sont tombés par la faute des gouvernants. »

Nous ne nions pas les fautes des gouvernements déchus, mais nous ne comprenons pas qu'on en conclue à la légitimité du présent gouvernement, qui résume en lui toutes les fautes et tous les crimes, particulièrement les crimes contre la religion, et qui ne se soutient, dans le désordre général, que par ses vices même.

Fautes et crimes sont une cause de durée et non pas une cause de chute, une fois que, l'ordre social étant sens dessus dessous et la pyramide renversée, dans le mal triomphant, les méchants se trouvent les plus forts. Ce triomphe-là n'a qu'un temps; mais, tant que Dieu permet qu'il dure, plus le pouvoir pactise avec le mal et mieux il se fait accepter. C'est à force de hontes qu'il se tient debout, jusqu'au jour où il tombe, quelquefois pour avoir reculé devant quelque suprême infamie.

Mgr l'archevêque de Sens a prévenu M. le curé de Villevallier que, s'il persistait dans une candidature scandaleuse, ses pouvoirs de curé cesseraient *ipso facto*.

On ne peut pas, en effet, encenser à la fois M. Paul Bert et Dieu.

Les républicains crieront probablement à la tyrannie épiscopale. Ils ne reconnaissent pas, en effet, aux prêtres le droit de se mêler de politique, mais quand l'ingérence politique de quelqu'un d'eux constitue par hasard un acte de félonie religieuse, ils doivent l'encourager, sous peine d'être infidèles à leur mission qui est de tout pervertir et de tout corrompre.

H. DE PÈNE